

HISTOIRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



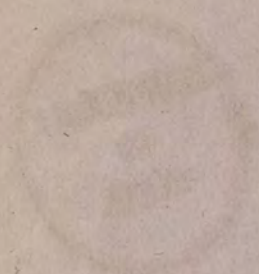
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



JUSTICE

REVENUE



LIBRARY

REVENUE

LA
FRANCE LIBRE.

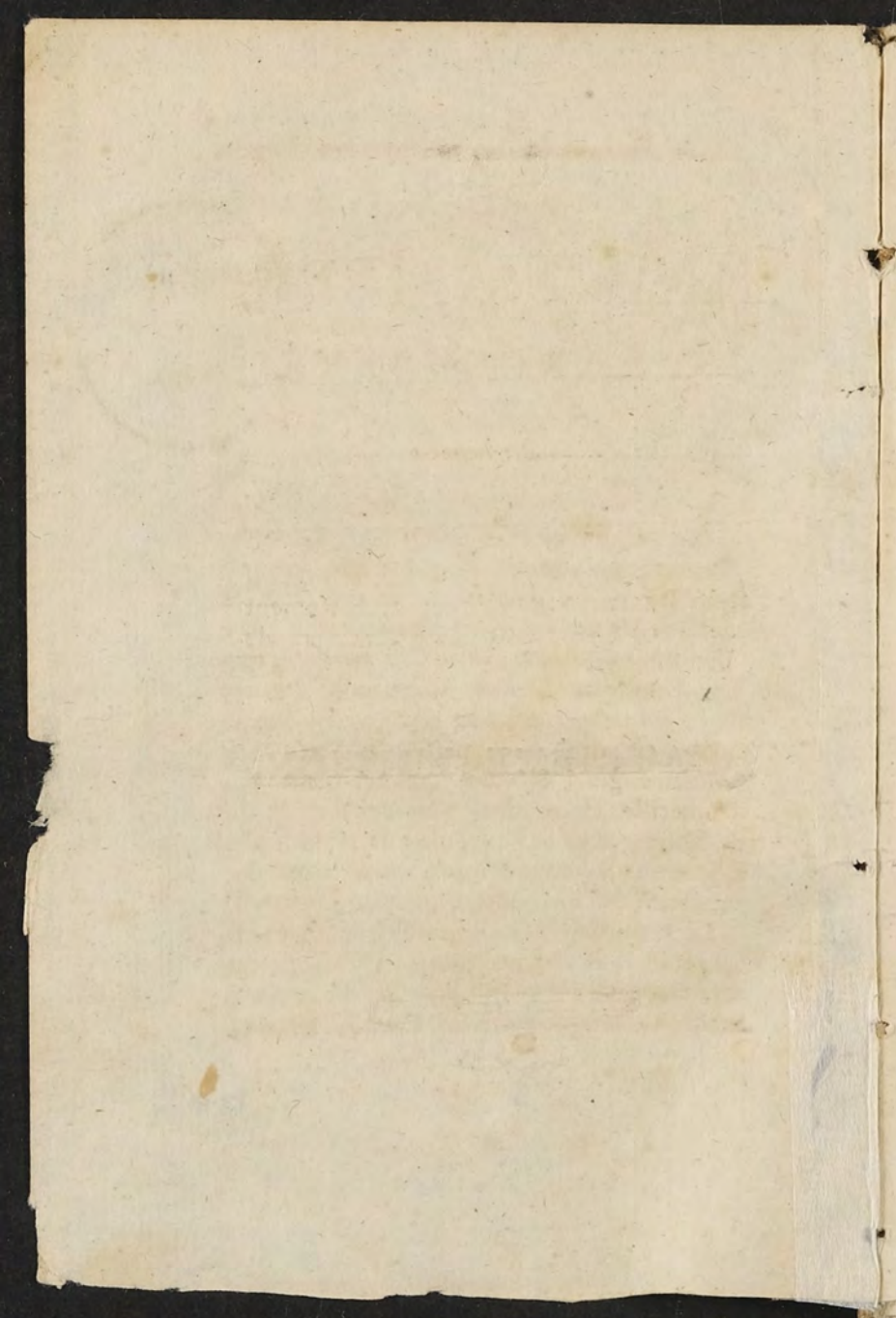
BIBLIOTHÈQUE
DE
SÉNAT.

Quæ, quoniam in foveam incidit, obruitur.
Puisque la bête est dans le piège, qu'on l'assomme.
Cic. PHILIP. IV.

Par M. DESMOULINS, Avocat au Parlement
de Paris, Electeur du Bailliage de
Vermandois.

QUATRIÈME ÉDITION.

1789.



LA
FRANCE LIBRE.

A LA marge de son Exemplaire de l'histoire universelle de d'Aubigné, on est bien surpris de trouver ce vœu écrit de la main de Mézerai, il y a cent soixante ans : *Duo tantum hac opto ; unum, ut moriens Populum Francorum liberum relinquam ; alterum, ut ita cuique eveniat, sicut de Republicâ merebitur.* C'est ainsi, que parmi les Seize, les honnêtes gens & ceux qui n'étoient pas d'imbécilles fanatiques, s'étoient formé, dit de Thou, je ne fais quel plan de république. Il y a eu, de tout temps, en France, des patriotes qui ont soupiré pour la liberté.

Le retour de cette liberté chez les François étoit réservé à nos jours. Oui, elle est déjà ramenée parmi nous ; elle n'y a point encore un temple pour les Etats-Généraux,

comme celui de Delphes , chez les Grecs , pour les assemblées des amphycions ; celui de la concorde chez les Romains pour les assemblées du sénat ; mais déjà ce n'est plus tout bas qu'on l'adore , & elle a par-tout un culte public. Depuis quarante ans , la philosophie a miné de toutes parts sous les fondemens du despotisme ; & comme Rome , avant César , étoit déjà asservie par ses vices , la France , avant Neckers , étoit déjà affranchie par ses lumieres.

Ecoutez Paris & Lyon , Rouen & Bordeaux , Calais & Marseille ; d'un bout de la France à l'autre , le même cri , un cri universel se fait entendre. Quel plaisir pour un bon citoyen de parcourir les cahiers des provinces ! & comme cette lecture doit porter la rage dans le sein de nos oppresseurs ! Que je te remercie , ô Ciel , d'avoir placé ma naissance à la fin de ce siècle ! Je la verrai donc s'élever dans toutes nos places , cette colonne de bronze que demande le cahier de Paris , où seront écrits nos droits , & l'histoire de la révolution , & j'apprendrai à lire à mes enfans dans ce catéchisme du citoyen que demande un autre cahier. La Nation a par-tout exprimé le même vœu. Tous veulent être libres. Oui ,

mes chers concitoyens, oui, nous serons libres; & qui pourroit nous empêcher de l'être? Les provinces du Nord demandent-elles autre chose que celles du Midi? & les pays d'élection sont-ils donc en opposition avec les pays d'état, pour que nous ayons à craindre un schisme & une guerre civile?

Non, il n'y aura point de guerre civile. Nous sommes plus nombreux, nous serons les plus forts. Voyez la capitale même, ce foyer de corruption, où la monarchie, ennemie née des mœurs, ne veille qu'à nous dépraver, qu'à énerver le caractère national, à nous abâtardir, en multipliant autour de la jeunesse les pièges de la séduction, les facilités de la débauche, & en nous assiégeant de prostituées; la capitale même a plus de trente mille hommes prêts à en quitter les délices, pour se réunir aux cohortes sacrées de la patrie au premier signal, dès que la liberté aura levé son étendard dans une province, & rallié autour d'elle les bons citoyens. Paris, comme le reste de la France, appelle à grands cris la liberté. L'infame police, ce monstre à dix mille têtes, semble enfin paralysé dans tous ses membres. Ses yeux ne voient plus, ses oreilles n'entendent plus. Les patriotes

élevent seuls la voix. Les ennemis du bien public se taisent, ou s'ils osent parler, ils portent à l'instant la peine de leur félonie & de leur trahison. Ils sont forcés de demander pardon à genoux. Linguet est chassé par les députés du milieu d'eux, où l'impudent s'étoit glissé; Maury est chassé par son hôte; Desprémesnil hué jusques par ses laquais; le garde-des sceaux honni, conspué au milieu de ses masses; l'archevêque de Paris lapidé; un Condé, un Conti, un d'Artois, sont publiquement dévoués aux Dieux infernaux. Le patriotisme s'étend chaque jour, dans la progression accélérée d'un grand incendie. La jeunesse s'enflamme: les vieillards, pour la première fois, ne regrettent plus le temps passé; ils en rougissent. Enfin, on se lie par des sermens, & on s'engage à mourir pour la patrie.

Les aristocrates, les vampires de l'Etat espèrent dans les troupes, & j'en ai entendu se vanter publiquement que les soldats se baigneroient dans notre sang avec plaisir. Non, chers concitoyens, non, les soldats n'assassineront pas avec plaisir leurs frères, leurs amis. Des François qui combattent pour les élever, eux soldats, aux grades

militaires, pour rendre à la profession des armes sa noblesse originelle, pour que ce ne soit point un métier plus infame que celui des bourreaux; car les bourreaux ne versent de sang que celui que demandent les loix, & nos soldats étoient prêts à verser tout le sang dont le despotisme a soif. Non, ces soldats, esclaves de huit ans, héros plus avilis que nos laquais, & soumis aux coups de bâtons, punis par les galères d'une désertion, qui, dans la paix, ne peut jamais être un crime, & peut quelquefois être un devoir, & qu'en temps de guerre même on ne doit punir que par l'infamie, & comme Rome châtia ceux qui avoient fui à Cannes; ces soldats que nous voulons affranchir, ne tourneront point leurs armes contre leurs bienfaiteurs; ils viendront se réunir en foule à leurs parens, à leurs compatriotes, à leurs libérateurs, & les nobles s'étonneront de ne voir autour d'eux que la lie de l'armée, & le petit nombre des assassins & des parricides. Une pareille milice se dissipera devant la multitude innombrable des patriotes, comme les brigands devant la justice.

Gardons-nous donc bien d'accepter la transaction que proposent les aristocrates.

Il vaut mieux, a dit avec raison l'abbé Siéyes, ne point faire de constitution, que d'en faire une mauvaise. Nous sommes sûrs de triompher. Nos provinces se remplissent de cocardes comminatoires. Nous avons une armée non encore ostensible & campée, mais enrôlée & toute prête, une armée d'observation. Cette armée est de plus de quinze cent mille hommes. Pour moi, je me sens le courage de mourir pour la liberté de mon pays, & un motif bien puissant entrainera ceux que la bonté de cette cause ne détermineroit pas. Jamais plus riche proie n'aura été offerte aux vainqueurs. Quarante mille palais, hôtels, châteaux; les deux cinquiemes des biens de la France à distribuer, seront le prix de la valeur. Ceux qui se prétendent nos conquérans, seront conquis à leur tour. La Nation sera purgée, & les étrangers, les mauvais citoyens, tous ceux qui préfèrent leur intérêt particulier au bien général, en seront exterminés. Mais détournons nos regards de ces horreurs; & daigne le ciel éloigner ces maux de dessus nos têtes! Non, sans doute, ces malheurs n'arriveront pas. Je n'ai voulu qu'effrayer les aristocrates, en leur montrant leur extinc-

tion inévitable, s'ils résistent plus longtemps à la raison, au vœu & aux supplications des Communes. Ces messieurs ne se haïront pas assez pour s'exposer à perdre des biens qu'il leur est si facile de conserver, & dont nous n'avons sûrement nulle envie de les dépouiller.

Nous n'avons plus de tribune, & c'est par des discours imprimés qu'on parle aujourd'hui à une nation. Continuez de vous succéder tous sur cette tribune, ô vous, nos généreux défenseurs! Tribuns éloquens, Raynal, Siéyes, Chapellier, Target, Mounier, Rabaud, Barnave, Volney, & toi, surtout, Mirabeau, excellent citoyen, qui, toute ta vie, n'as cessé de signaler ta haine contre le despotisme, & as contribué plus que personne à nous affranchir. Les pasteurs des vils troupeaux d'esclaves en voient sans cesse décroître le nombre. Poursuivez, redoublez de courage, & secondez de tout votre génie des circonstances inespérées. Le spectacle de la mort de Virginie rétablit à Rome la liberté. Tout le monde fut citoyen, parce que tout le monde se trouva pere. En France, le déficit aura rétabli la liberté. Tout le monde sera devenu citoyen, parce que tout le

monde aura été contribuable. O bienheureux déficit ! O mon cher Calonne !

C'est peu d'échauffer les esprits, de soulever le peuple à la liberté, & de détruire l'édifice des Goths & des Welches; il faut, sous un ciel si beau, & dans une terre si fertile, en construire un autre, digne du sol, digne de la Nation qui l'habite, cette Nation si féconde en grands hommes; digne de ce siècle de lumières, le plus beau monument, en un mot, que la philosophie & le patriotisme aient élevé à l'humanité. Il est du devoir de tout citoyen d'y concourir, & je vais donner aussi mes idées.

§ I.

De la délibération par tête ou par Ordre.

Voyez comme la question est facile à résoudre, quand on évite toute déviation pour suivre le fil d'un principe, & ne marcher que sur une seule ligne. Voici un dialogue fort court entre la Noblesse & les Communes.

La Noblesse.

Il y a trois Ordres en France, le Clergé, la Noblesse & le Tiers; le Tiers, incom-

parablement plus nombreux , & n'ayant néanmoins qu'une voix , comme chacun des deux Ordres dans l'Assemblée Nationale. Telle est notre constitution.

Les Communes.

On pourroit nier le fait. Mais courons au but. Répondez seulement : Qui a donné à cet usage force de constitution ?

Vous m'avouerez que ce n'est pas le Prince. Si Philippe-le-Bel a pu faire la constitution , Louis XVI peut la changer ; ce que nous ne reconnoissons ni vous ni moi.

Ce n'est pas non plus le Clergé & la Noblesse , qui se sont donné à eux-mêmes le privilège d'être comptés pour les deux tiers de la Nation. On ne se fait pas un droit à soi-même.

Reste donc que cette constitution se soit établie par le consentement de l'universalité de la Nation , c'est-à-dire , de la pluralité des têtes : car avant la naissance des Ordres , nécessairement on a opiné par têtes. Hé bien ! ce que la Nation avoit établi par têtes , elle vient de l'anéantir par têtes.

La Nation a été convoquée. Les assemblées de tous les bailliages, représentatives de l'universalité de la Nation, se sont tenues. On a compté les voix. Une pluralité, sans nulle proportion, a voté la délibération par têtes. C'est une chose conclue. La Nation a profité du moment où elle s'est vue rassemblée, pour se refaisir de l'excédant d'autorité qu'elle avoit confié aux deux ordres privilégiés, elle les a rapprochés du droit commun; elle leur a ôté ce qu'ils ne pouvoient tenir que d'elle. Qu'avez vous à répliquer ?

En deux mots : ou bien la forme d'opiner par Ordre s'est établie sans le consentement de la Nation, & alors elle est inconstitutionnelle ; ou bien elle s'est introduite du consentement de la Nation, par l'usage, par le consentement tacite, & alors la volonté expresse fait cesser le consentement tacite. La volonté présente déroge à la volonté passée. La génération qui n'est plus, doit céder à nous qui vivons ; ou bien que les morts se levent de leurs tombeaux, & qu'ils viennent maintenir contre nous leurs usages. La pluralité vient donc d'anéantir l'usage auquel la pluralité seule avoit pu donner force de constitution.

Cela est démontré, & on ne peut opiner que par têtes.

La Noblesse.

Cette forme d'opiner est-elle la meilleure ?

Les Communes.

Que fait cette question ? La Nation a parlé. Il suffit. Point d'argument, point de *veto* possible contre sa volonté souveraine. Sa volonté est toujours légale ; elle est la loi elle-même.

C'est donc une chose inconcevable que ces disputes, ces conférences à Versailles, si on votera par tête, oui ou non. Ce n'est plus une question. La presque universalité des François a déclaré sa volonté. La volonté des quatre-vingt-seize centièmes d'un peuple est la loi. Aussi depuis que nos députés se sont assurés de cette volonté générale par la communication de leurs cahiers, savent-ils bien qu'il n'y a lieu à délibérer.

§ II.

*Continuation du même sujet & du même
entretien.*

Qu'est-ce qu'une Constitution ?

La Noblesse.

Vous ne reconnoissez donc de constitutionnel dans l'Etat que ce que la pluralité a établi.

Les Communes.

Voici nos principes :

Une nation a les mêmes droits, la deuxieme, la dixieme, la centieme fois qu'elle se rassemble, que lorsqu'elle s'est assemblée la premiere fois.

En effet, la génération qui a passé ne peut pas avoir plus de droits que celle qui passe. Une génération succede aux droits de l'autre, comme un fils aux droits de son pere, avec cette différence que les peres ont quelquefois établi des substitutions perpétuelles, au lieu qu'une génération ne peut pas, sans absurdité, prétendre enchaîner la postérité par une substitution. La mort éteint tout droit. C'est

à nous qui existons, qui sommes maintenant en possession de cette terre, à y faire la loi à notre tour.

Cette loi ne sauroit être que la volonté générale; & ce qui forme la volonté générale dans une nation, comme dans une chambre de juges, c'est nécessairement la pluralité. La minorité ne peut pas invoquer la raison. Comme chacun soutient qu'elle est de son côté, c'est la raison elle-même qui veut que la raison du petit nombre cede à la raison du plus grand.

La Noblesse.

Quoi ! s'il plaisoit à la pluralité en France d'avoir un despote, si le gros de la Nation vouloit une loi agraire, ou une loi régia, il faudroit donc que le reste passât sous le joug ? Un principe ne sauroit être vrai, quand il mene à des conséquences fausses.

Les Communes.

La possibilité d'une loi agraire n'est point, comme il vous semble, une conséquence du principe. La société n'a que les droits que lui donnent les associés. Ne seroit-ce pas une chose absurde de prétendre que les hommes, qui ne sont en

société que pour se défendre des brigands, auroient donné le droit de les dépouiller ? Nulle puissance sans borne sur la terre, & même dans le ciel. Ne reconnoissons-nous pas tous que la Divinité même ne pourroit tourmenter l'innocence ? Au dessus de la volonté générale, il y a le droit naturel, le pacte social. Le droit de faire une loi agraire ne peut donc jamais appartenir à la majorité.

La Noblesse.

Qu'il lui appartienne ou non, si la pluralité des voix est souveraine, la loi agraire n'en passera pas moins.

Les Communes.

Jamais une telle loi ne passera. Les hommes qui se sont réunis les premiers en société, ont vu d'abord que l'égalité primitive ne subsisteroit pas long-temps ; que dans les assemblées qui suivroient la première, tous les associés n'auroient plus le même intérêt à la conservation du pacte social, garant des propriétés, & ils se sont occupés de mettre la dernière classe des citoyens hors d'état de le rompre. Dans cet esprit, les législateurs ont retranché du corps politique

cette classe de gens qu'on appelloit à Rome *prolétaires*, comme n'étant bons qu'à faire des enfans, & à recruter la société. Ils les ont relégués dans une centurie, sans influence sur l'assemblée du peuple. Eloignée des affaires par mille besoins, & dans une continuelle dépendance, cette centurie ne peut jamais dominer dans l'Etat. Le sentiment seul de leur condition les écarte d'eux-mêmes des assemblées. Le domestique opinera-t-il avec le maître, & le mendiant avec celui dont l'aumône le fait subsister ?

D'ailleurs, cette classe, quoique la plus nombreuse, prise séparément, ne peut jamais, par le nombre même, se mettre en équilibre avec toutes les autres centuries intéressées à la retenir dans la sienne ; & si elle n'a pu obtenir le partage des terres, à Rome même, dans une ville qui avoit la moitié de l'univers à donner, où Antoine faisoit présent d'une ville à son cuisinier pour le complimenter d'une sauce, & de tout un territoire à son précepteur, on peut bien penser qu'une loi agraire ne passera jamais. La possibilité de cette loi n'est donc, ni dans le droit, ni par le fait, une conséquence du principe établi.

Venons à l'autre conséquence, la possibilité de la loi régia.

Si par cette loi on entend le pouvoir arbitraire, bien certainement un pareil droit ne peut jamais être constitutionnel. Qui dit constitution, dit forme de gouvernement fondé en droit; & le gouvernement despotique ne peut l'être. Il est bien évident que le souverain ne peut avoir que la puissance qui appartenait à la société, & la société n'a pu lui donner un droit qu'elle n'avoit pas elle-même. Le pouvoir d'envoyer le cordon ne peut jamais appartenir ni au prince, ni au sénat, ni au peuple. Jamais la pluralité ne peut lier un citoyen à se laisser étrangler sans forme de procès (1).

Il faudra bien céder aux muets, comme il faut céder au pistolet d'un brigand. Mais

(1) J'excepte ceux qui sont pris les armes à la main. Fait-on le procès à une armée ennemie? Seulement il y a cette distinction. Dans une guerre de nation à nation, le droit de tuer l'ennemi cesse, dès qu'il a mis bas les armes, parce qu'il n'est pas coupable de les porter; mais dans une guerre de conjurés contre une nation, dans l'armée de Catilina, par exemple, ou dans celle de Broglie, quoiqu'ils soient vaincus & qu'ils fuient, leur crime subsiste, & ils restent sous le cimetière des vainqueurs, à qui il appartient incontestablement de frapper ou de faire grâce, sans qu'il soit besoin de faire le procès.

si le souverain fait usage contre moi du pouvoir arbitraire, un tel pouvoir n'étant que le droit du plus fort, je serai aussi bien fondé que lui à l'étrangler de son cordon, & à le prévenir, si je puis. Un pareil gouvernement est une véritable anarchie; car despotisme, anarchie, ou droit du plus fort sont synonymes, & emportent l'idée de l'absence des loix.

Si la loi régia n'est autre chose que l'abandon fait par le corps politique à un de ses membres de l'universalité de ses droits, il est sans difficulté que la pluralité oblige le reste à y donner les mains. Un individu a-t-il plus de droit que l'autre au pouvoir législatif ou exécutif? Tous ne pouvant pas l'exercer, il faut des dépositaires. Et pour le choix, comment se décider autrement que par la pluralité? Il n'y a que le droit naturel auquel la pluralité ne sauroit porter atteinte. Dans tout le reste, la volonté d'une nation est la loi. C'est à elle seule qu'il sied de dire : *car tel est notre plaisir.*

La Noblesse.

Vous avez pourtant reconnu un autre principe que la pluralité, quand vous avez

relégué dans la cent-quatre-vingt-unième centurie, ou même privé entièrement du droit de suffrage la foule des *prolétaires*. Ce n'est donc pas parce qu'on a une tête qu'on est membre du corps politique, puisque tant de têtes sont comptées pour rien.

Les Communes.

Si elles sont comptées pour rien, c'est que la pluralité l'a voulu ainsi; c'est parce que la pluralité est contre eux, & que la pluralité donne aux choses force de constitution, que leur retranchement de la société est constitutionnel.

Il est donc incontestable que les députés des Communes de France, représentant la presque-universalité de la Nation, leur volonté est la volonté générale; c'est la loi elle-même: *Quand vous commandez, c'est à moi d'obéir*, disoit à la Nation Clotaire II, comme nous l'apprend M. d'Entraigues, dont l'autorité n'est pas suspecte. Charles-le-Chauve fait le même aveu aux Etats de Kierfy-sur-Oise. Tout ce que l'Assemblée Nationale va décréter, fera donc constitutionnel. La Nation n'a pas besoin de la sanction de son délégué; *c'est à lui d'obéir*. Ce qu'elle établira fera notre code, ce seront

nos douze tables , ce fera pour nous la loi
& les prophetes.

§ III.

Du Clergé.

C'est la clergie qui a fait le Clergé. Aujourd'hui que nous sommes tous clercs , que nous savons tous lire , il ne peut plus y avoir que deux Ordres , & chacun doit rentrer dans le sien. Nous sommes tous Clergé.

Si ce n'est pas comme clercs , comme lettrés , que les ecclésiastiques prétendent être un Ordre à part , un premier Ordre , ce n'est pas non plus comme ministres de la religion. La religion veut , au contraire , qu'ils aient le dernier rang. Le cahier de la ville d'Étain , après avoir cité une foule de textes : *Que leur regne n'est pas de ce monde ; que s'ils veulent être les premiers dans l'autre , il faut qu'ils soient les derniers dans celui-ci , &c.* leur fait ce dilemme admirable : Si vous croyez à votre évangile , mettez-vous donc à la dernière place qu'il vous assigne ; soyez du moins nos égaux : ou si vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites , vous êtes donc des hypocrites & des fripons , & nous

vous donnons, très-révérendissime pere en Dieu, monseigneur l'archevêque de Paris, six cent mille livres de rente pour vous moquer de nous : *Quidquid dixeris argumentabor.*

Les prêtres, en voyant la contradiction entre leurs mœurs & leur morale ne point dessiller les yeux, & la facilité qu'ils ont par-tout de tromper les peuples, & d'attirer leur argent, ont dû se dire : Quels imbécilles nous environnent ! Certainement nous sommes le premier Ordre. Il est naturel que l'Ordre des dupes passe après. Par quel autre raisonnement un abbé Maury,

Dans la chaire chrétien, dans le fautenil athée,

pourroit-il se persuader que l'Ordre de ses pareils est le premier ?

Je défie qu'on me montre dans la société rien de plus méprisable que ce qu'on appelle un abbé. Qui est-ce, parmi eux, qui n'a pas pris la soutane, cette livrée d'un maître dont il se moque intérieurement, pour vivre grasement & ne rien faire ? Y a-t-il rien de plus vil que le métier de religion, le métier de continence, un métier de mensonge & de charlatanisme continuel ? Quelle différence y a-t-il entre

notre Clergé & celui de Cybele, ces Galles si méprisées, qui se mutiloient pour vivre ; du moins il y avoit en faveur de ces prêtres de la déesse de Syrie, une forte présomption qu'ils ne se jouoient pas de la crédulité du peuple. Certes, un grand sacrifice prouvoit leur foi, au lieu que la castration spirituelle de l'abbé Maury ne l'a pas empêché l'année dernière, comme tout le monde fait, de violer physiquement une femme. §

Chose étrange ! un prêtre est eunuque de droit, & s'il l'est de fait on le répute irrégulier & inhabile à la prêtrise. On en demandoit à l'un deux la raison, qui semble difficile à donner. Il fit une réponse applaudie à jamais de l'Eglise : c'est bien la moindre chose que ceux qui peuvent faire un Dieu puissent faire un enfant : mais cela n'est pas mon sujet.

Puisque j'ai parlé de ses ministres, je dirai un mot de la religion elle-même.

On traite l'athéisme de délire, & avec raison. Oui, il y a un Dieu, nous le voyons bien, en jetant les yeux sur l'univers ; mais nous le voyons comme ces enfans infortunés qui ont été exposés par leurs parens, voient qu'ils ont un pere. Il faut bien qu'ils en aient un ; mais ce pere,

c'est en vain qu'ils l'appellent, il ne se montre point.

C'est en vain que je cherche quel culte lui est plus agréable; il ne le manifeste par aucun signe, & sa foudre renverse aussi bien nos églises que les mosquées. Ce n'est pas Dieu qui a besoin de religion, ce sont les hommes. Dieu n'a point besoin d'encens, de processions & de prières, mais nous avons besoin d'espérance, de consolation & d'un rémunérateur. Dans cette indifférence de toutes les religions devant ses yeux, ne pourroit-on nous donner une religion nationale ?

Au lieu d'une religion gaie, amie des délices, des femmes, de la population & de la liberté; d'une religion où la danse, les spectacles & les fêtes soient une partie du culte, comme étoit celle des Grecs & des Romains, nous avons une religion triste, austère, amie de l'inquisition, des rois, des moines & du cilice; une religion qui veut qu'on soit pauvre, non-seulement de biens, mais encore d'esprit, ennemie des riches, & des plus doux penchans de la nature; qui réprouve la joie, qui veut qu'on marche les talons au rebours, comme les Carmélites; qu'on vive en vrai hibou, comme

comme les Antoine, les Paul, les Hilarion ; qui ne promet ses récompenses qu'à la pauvreté & à la douleur ; qui n'est bonne, en un mot, que pour des hôpitaux. Peut-on souffrir la maxime anti-nationale ? Obéissez aux tyrans : *Subditi estote non tantum bonis & modestis sed etiam dyscolis.* Le paganisme avoit tout pour lui, excepté la raison ; mais la raison n'est guere plus contente de notre théologie ; & folie pour folie, j'aime mieux Hercule tuant le sanglier d'Erimante, que Jesus de Nazareth noyant deux mille cochons.

Il est à remarquer que les dévots furent, en général, les pires de nos rois. On verra, dans un moment, que, depuis François I, nous n'en avons pas eu un seul, excepté Henri IV, dont la religion n'ait pas été un des crimes de son regne, comme la débauche chez Henri III, la cruauté chez Louis XI étoit couvertes de scapulaires & de reliques. Le Tibere de la France fut très-dévoit, grand faiseur de pèlerinages & de neuvaines, & qui fit gravement une loi de l'*Angelus*, bien & duement enregistrée. De quoi nous sert une telle religion & notre clergé ? Du moins la voix de l'Hiérophante fit trembler Néron, & le repoussa des mystères des initiés, lors-

qu'il osa s'y présenter. Il respecta la voix du crieur qui disoit ces paroles : Loin d'ici les homicides, les scélérats, les impies, les Epicuriens ! Qu'on nous donne une religion courageuse & bonne à l'Etat, si l'on veut que ses ministres en soient le premier Ordre !

§ I V.

De la Noblesse.

MENENIUS, dans son apologue, comparoit le corps politique au corps humain, & les nobles à l'estomac. La pensée de cet auteur, qui vient de les comparer à ces tumeurs, à ces loupes qui, sans être parties intégrantes de nous-mêmes, ne s'enflent & ne se nourrissent qu'aux dépens du corps, est bien plus juste.

„ La noblesse, dit Bélisaire, n'est autre
 „ chose que des avances que la patrie fait
 „ sur la parole de nos ancêtres, en attendant
 „ que nous soyons capables de faire honneur
 „ à nos garans „.

Voilà tant de siècles que la patrie perd ses avances ! Encore si elle pouvoit avoir son recours contre la caution ! Nous ne voulons plus faire d'avances sur la garan-

tie des morts. C'est une insolvabilité trop notoire.

Les Grecs font, sans contredit, chez les anciens, le peuple qui a le mieux connu la liberté; mais veut-on savoir en quoi ils la faisoient consister? Dans l'égalité des conditions. Point de satrapes, point de mages, point de dignités, point d'offices héréditaires. Les Aréopagites, les Prytanes, les Archontes, les Ephores, n'étoient point des nobles, ni les Amphyctions des milords. On étoit ou fourbisseur, ou sculpteur, ou laboureur, ou médecin, ou commerçant, ou orateur, ou artiste ou péripatéticien, c'est-à-dire, promeneur: on étoit fort ou foible, riche ou pauvre, courageux ou timide, bien ou mal fait, fort ou homme d'esprit, honnête homme ou fripon. On étoit d'Athènes ou de Mégare, du Péloponèse ou de la Phocide: on étoit citoyen: on étoit grec; mais je n'aurois pas conseillé à Alcibiade de se dire gentilhomme ou marquis: je n'aurois pas conseillé aux initiés ou aux prêtres de Minerve, de se dire du premier ordre. Qu'est-ce qu'un premier ordre, auroit dit un Athénien? Sachez qu'il n'y a qu'un ordre dans une nation, l'ordre de ceux qui la composent. Ce n'est qu'à Sparte qu'il y en

a deux : l'ordre des Lacédémoniens & celui des Ilotes , c'est-à-dire , l'ordre des maîtres , & celui des valets. On a dit cela ailleurs ; il est bon de le répéter.

Si la noblesse est un aiguillon pour imiter les exemples des ancêtres, ce sera un aiguillon bien plus puissant, quand les enfans feront tout par eux-mêmes , & rien par leurs peres. Toute la Nation a pris acte de l'aveu du vicomte d'Entraigues : *La noblesse est le le plus grand fléau qu'il y ait sur la terre.* Eux-mêmes ont porté leur arrêt. Qu'on ne connoisse plus en France que la noblesse personnelle. Est ce que les talens & les qualités sont héréditaires ? Il n'y eut jamais une famille dans l'univers , où la vertu & le génie se soient transmis du pere aux enfans , & pas un secrétaire du roi qui ne croie avoir la noblesse transmissible. Qu'est-ce donc que la noblesse , stupides que nous sommes ? Ils ont beau favonner , la barbe recroît. Chers concitoyens , anéantissez cette distinction absurde autant qu'onéreuse.

Pour les nobles , toutes les graces ,
 Pour toi , peuple , tous les travaux ;
 L'homme est estimé par les races ,
 Comme les chiens & les chevaux ,

Montrons que nous sommes des hommes ,
& non pas des chiens & des chevaux.

Et vous , généreux patriciens , en qui la voix de la raison a été plus forte que celle de l'intérêt & que les préjugés germaniques , vous qui , en nous reconnoissant pour vos freres , en vous empressant de vous réunir avec nous , pour coopérer à rendre le nom de citoyen françois plus honorable que celui de gentilhomme , venez de vous ennoblir bien plus que n'avoient fait nos peres , par un sacrifice pénible ; ne craignez pas que nous l'oublions jamais. A Rome , lorsque le peuple eut forcé toutes les barrières qui lui fermoient l'entrée des charges , & obtenu de pouvoir parvenir au consulat , il n'en abusa point , & continua d'élever les patriciens aux premières dignités. Il en est aussi une foule parmi vous dont nous saurons toujours distinguer , placer à la tête des armées les noms redoutables à l'ennemi ; & nul n'aura plus illustré ces noms , que ceux d'entre vous qui ont voulu généreusement renoncer à toutes les prérogatives qu'ils donnoient , & recommencer leur noblesse.

En 1709, le pouvoir monarchique & l'état républicain furent représentés à Londres par une danse tout-à-fait neuve. On voyoit d'abord un roi qui, après un entrechat, donnoit un grand coup de pied dans le derriere de son premier ministre, celui-ci le rendoit à un second, le second à un troisieme, & enfin celui qui recevoit le dernier coup figuroit, par son gros derriere, la nation qui ne se vengeoit sur personne. Le gouvernement républicain étoit figuré par une danse ronde, où chacun donnoit & recevoit également.

Dans une matiere si grave, ce n'est point l'opéra de Londres, ni des dissertations pour ou contre des philosophes qui doivent décider; ce sont les faits. Il y a telle suite de faits contre laquelle il est impossible de disputer. La chaîne des événemens fera aussi forte ici qu'une démonstration géométrique.

C'est l'histoire de France à la main que M. de Mirabeau confond, par des faits incontestables, les vains discours de ceux qui soutiennent que le gouvernement

monarchique est non-seulement le plus excellent de tous, mais le seul bon pour des François, qu'ils ont le privilége d'être gouvernés par une famille unique, incomparable, dont pas un, pendant une si longue suite de siècles, qui n'ait été doux, modéré, & point tyran, point despote. Comme je n'aspire point à faire un livre, ni à dire des choses neuves, mais à redire des vérités utiles à mes concitoyens, & à ne point laisser éteindre le feu sacré du patriotisme, si heureusement rallumé par le flambeau de la philosophie; je ne puis mieux faire que de copier les portraits fidèles de nos rois d'après les faits. Il nous sera impossible de sortir de cette galerie, sans proférer tous ce mot que les enfans savoient dire à Sparte : Je ne serai point esclave.

Il ne faut qu'ouvrir nos annales, bien qu'écrites par des moines & des historio-graphes, pour voir, malgré ces panégyristes, qu'aucune histoire ne présente une plus longue suite de mauvais rois. L'énumération en seroit trop fatigante. Ne remontons qu'à Philippe-le-Bel.

Philippe-le-Bel, faussaire, faux-monnoyeur, insatiable d'argent & de pouvoir, tyran; il embastille, malgré la foi donnée,

le comte de Flandres & ses fils ; il altere la fabrication de la monnoie , il s'atrobe de la battre exclusivement : le premier , il ose créer des pairs : il récompense ceux des Templiers qui s'avouent dignes de mille morts , & il fait périr dans les flammes ceux qui persistent à se dire innocens , & qui lui demandent la preuve de leurs crimes. Il n'y eut jamais un auto-da-fé plus abominable. Son avarice déshonore la noblesse en la rendant vénale. Il vexa les banquiers & les marchands en mille manieres. Point de milieu pour les riches ; ou il leur vend la noblesse , ou il les livre à la justice ; ils seront nobles ou scélérats. Il ne cesse de pressurer son peuple , & élève à quatre mille marcs les revenus du fisc , qui n'alloient , sous Philippe-Auguste , qu'à trois mille six cents.

Louis Hutin , Philippe-le-Long & Charles-le-Bel ses trois fils , se succèdent sur son trône , & se montrent héritiers de sa cupidité. Ils continuent de vendre la noblesse & la magistrature , achevent d'enlever à tous les seigneurs le droit de battre monnoie , s'efforcent de mettre des impôts de leur seule autorité , & cimentent de leur mieux le despotisme. Il est difficile de dire ,

de ces trois Princes, indignes des regards de la postérité, lequel fut le plus intéressé, le plus médiocre, & fit le moins de bien à la France. Leur cocuage célèbre ne vengea pas la Nation, qu'il fit rire, & la mort de la femme de Louis Hutin, étranglée avec un linceuil, le supplice horrible de Philippe & de Gauthier de Launoï, le procès de Mahaut d'Artois, prouvent que l'injustice & la cruauté, chez ces despotes, alloient de pair avec l'avarice. Un trait dépeint ces regnes. Dans les instructions aux commissaires envoyés dans les provinces, pas un mot pour le bien public. On n'y parle que de la maniere dont ils doivent s'y prendre pour attraper de l'argent.

Philippe-de-Valois. Sans forme de procès il fait assassiner, par le bourreau, quatorze gentilshommes bretons. Il les avoit priés à la noce de son fils. Voilà le tyran, & voici le faux monnoyeur. Faites, dit-il aux officiers de la Monnoie, *en son Ordonnance de 1350*, alloyer, par les marchands & changeurs, le billon à deux deniers six grains de loi, afin qu'ils ne s'aperçoivent de l'alloy, & défense aux tailleurs de révéler ce fait. Faites le tenir secret, & jurer sur le saint évangile. Un

particulier, pour tel méfait, iroit à la Grève, ayant écriteau sur le dos avec ces mots : escroc. Mais on ne peut déshonorer les lis & le manteau royal d'un pareil épigraphe. Nos historiens se contentent de dire que Philippe VI fut ingrat, violent, & publicain insatiable.

Jean. Tout le monde connoît le mot du roi Jean. „ Si la foi étoit exilée de la terre, elle devrait se retrouver dans la bouche d'un roi de France. „ Admirez cette foi. Jamais on ne vit pareille mutation dans les monnoies. Faites ouvrir les royaux, disoit-il, ès coins de fer précédens. Afin qu'on ne s'aperçoive de l'abaissement, dites leur bien qu'ils auront soixante-deux desdits écus au marc. Telle est cette foi si vantée ! Et voilà ce prince vu du côté favorable.

Travaillée de mille maux sous tous ces regnes, & conduite à deux doigts de sa perte, par l'inexpérience & la témérité du roi Jean, la France reçoit quelque soulagement de Charles V. C'est un malade qui reprend un peu ses forces. Convalescence de courte durée ! Le regne de Charles VI, un des plus dévastateurs, n'est pour elle qu'une longue agonie. Ce n'est point Charles-le-

Bien-Aimé qui pourroit faire aimer la monarchie. A ses côtés Isabelle de Bavière, mere dénaturée, s'applique à rendre le trône odieux.

Les plaies que cette étrangere avoit faites à l'Etat, deux françoises, Agnès & la Pucelle aident à les fermer. Mais les plaies faites à la liberté ne cessent de s'agrandir. Charles VII se sert des besoins du royaume, pour mettre des impositions sans le consentement des Etats-Généraux, & à ceci, dit Commines, consentirent, moyennant certaines pensions, ces seigneurs, qui s'obstinent aujourd'hui à demander le *veto*, sous prétexte qu'ils sont incorruptibles. C'est Charles VII qui porta le coup mortel à la liberté, en créant des troupes réglées & perpétuelles, & la France épuisée alors par les guerres & l'anarchie, ne fut lui échapper qu'en tombant sous le sceptre de fer du despotisme.

Louis XI, *le compere du Bourreau*. Comme on montrait les Ilotes aux Spartiates, pour les détourner de la boisson, il ne faut que regarder ce prince, pour avoir la monarchie en horreur. On ne voyoit, dit son apologiste Duclos, que des gibets autour de son château. A ces affreuses marques, on

reconnoissoit les lieux habités par le roi. Il se plaisoit à construire des cages de fer, & on appeloit les fillettes du roi, comme l'objet de ses plus tendres affections, d'énormes chaînes qu'il fit fabriquer. En faisant donner la torture aux accusés, il étoit caché derrière une jaloufie, se défiant de la pitié des juges, & même de Tristan. Il fit périr plus de quatre mille personnes par les supplices, grand nombre sous ses yeux, favourant leur martyre, & presque tous sans forme de procès. Il fit juger, sans assistance des pairs, son cousin-germain le duc de Nemours, blâma l'indulgence des juges qui l'avoient fait sortir de sa cage pour l'interroger, voulut qu'on lui donnât la question, & lorsqu'il fut décapité, qu'on plaçât ses deux fils sous l'échafaud, afin qu'ils fussent arrosés du sang d'un pere. Qu'on cherche dans les fastes des Busris un pareil raffinement de cruauté ! Ce roi exécrable fit ensuite enfermer les jeunes princes dans des cachots pointus par le fond, afin qu'ils n'eussent point de repos. On les en tiroit deux fois par semaine pour être fustigés, & de trois en trois mois pour leur arracher une ou deux dents. L'aîné devint fou ; le cadet fut assez heureux pour

être délivré par la mort du tyran ; & c'est de sa requête présentée en 1483 qu'on apprend le détail de tous ces faits, qu'on ne pourroit croire ni même imaginer sans une preuve si constante. Exerçons au moins envers nos rois la justice posthume des Egyptiens. Ce Desrues, voué à l'exécration publique, qu'est-il, mis en comparaison de Louis XI ? L'intérêt en fit un scélérat : quel intérêt avoit ce Tibère à se souiller de tant de barbaries ? Comme la vertu la plus pure consiste à être bon gratuitement ; ainsi le monstre le plus détestable est celui qui est gratuitement méchant, comme tant de rois.

Charles VIII, sans vices & sans vertus. Voyez le portrait qu'en fait M. de Mirabeau, lettres de cachet, chap. XII, où je puise la plupart de ces traits.

Louis XII, pere du peuple. J'aurai occasion de parler de ce bon roi dans le § suivant.

François I. Il use de la France comme d'une terre qu'il auroit en propre. Prince inique, il fait perdre indignement le procès au connétable de Bourbon. Simoniaque, il trafique du sacerdoce avec Léon X. Hypocrite & barbare, il commande le supplice

horrible de ces six luthériens. Despote, il enchaîne la liberté de la presse, il détruit les libertés de l'Eglise gallicane. Insolent & hautain, il menace les pontifes de la loi, qui résistent à ses innovations, de leur faire porter la hotte à Landrecy. Il érige en loi la vénalité de la magistrature, ce qui est, comme si dans un navire on faisoit quelqu'un pilote ou matelot pour son argent. Il insulte à la nation, en lui donnant pour juge le dernier enchérisseur; & comme Caligula, il fait un cheval consul, avec cette différence, qu'il n'étoit que consul honoraire, au lieu que nos magistrats jugent. Il accorde la mort de Semblançai innocent, à la demande de Louise de Savoie, & la vie de Saint-Vallier coupable, à la prostitution de sa fille. Il met la France au bord du précipice par son impéritie; il la ruine par ses prodigalités; il la corrompt par ses scandales. Je serois savant en chronologie, si des poètes avoient gravé dans ma mémoire toutes les époques aussi laconiquement que la mort, par cette épitaphe.

Le Roi François est mort à Rambouillet
De la vérole qu'il avoit,
L'an mil cinq cent quarante-sept,

Henri II veut asservir ses sujets à ses opinions religieuses, & qu'on rampe à ses pieds, comme lui-même aux pieds d'une maîtresse surannée. Avec des mœurs aussi corrompues, il est hypocrite, despote & persécuteur comme son pere. Il envoie à l'échafaud Anne du Bourg, & fait rendre au parlement ce bel arrêt qui ordonne de tuer tous les Huguenots par-tout où on les trouvera.

Dans un regne de dix-huit mois, François II fait banqueroute, défend à ses créanciers, sous peine de mort, de demander leur paiement; il s'efforce de planter l'inquisition en France, donne les édits les plus atroces contre les Protestans, fait périr des milliers de citoyens, & s'acharne contre son propre sang; mais, me crie-t-on, c'est le cardinal de Lorraine qui fit tout le mal. Eh! qu'importe au peuple? Les ministres font le crime des princes, & c'est au pasteur à ne pas confier le troupeau à un chien enragé.

Quel monstre lui succede! Il extermine en une nuit cent mille de ses sujets. Il arquebuse de son palais son peuple; & l'on viendra s'extasier sur la douceur, la bonté, les vertus héréditaires de cette famille incompa-

nable, unique. Mais Néron, Vitellius, Caracalla, Commode, n'étoient pas de la même famille, Oh ! oui, c'est une famille unique.

Henri III prouve qu'un prince foible est le pire des rois. La mollesse d'un Sardana-pale, & l'imbécille superstition d'un Talapoin, semblent le fond de son caractère. Des trois fils de Henri II, on ne fait lequel fit le plus de mal à la France, année commune. Ils ne furent surpassés que par leur mere, cette Catherine de Médicis qu'on ne peut nommer sans horreur, qui bâtit sa domination sur nos calamités, qui, en élevant ses fils dans l'astuce italienne, en ne leur apprenant qu'à s'envelopper de ruses méprisables & d'intrigues dangereuses, montra si bien, par les maux infinis de ces regnes, que savoir être roi, ce n'est point savoir dissimuler & trahir.

On souffre à placer Henri IV, comme Louis XII, dans une telle galerie. Encore Sully fut-il menacé quinze fois d'une disgrâce ; encore étoit il incessamment assiégé d'une foule d'édits burfaux, extorqués par les courtisans & les maitresses ; encore le code des chasses & la fuite de la princesse de Condé montrent-ils combien il est diffi-

cile, même à Henri IV, de ne pas abuser de l'autorité.

Louis XIII, plus méprisable que les rois fainéans, dont les cent quatorze années de regne ne donnent que dix-huit ans de majorité, il ne quitte point, étant majeur, les lisières de son enfance. Le mot qu'il dit à la dernière heure de Cinq-Mars, en tirant sa montre, le sang froid avec lequel il regarde ce favori si cher, & cette lettre qu'il arrache à madame d'Hautefort, assez despote pour l'exiger & la prendre dans son sein, assez dévot pour n'oser la prendre avec la main & se servir de pincettes, ont dépeint son caractère. Il se bouchait les oreilles quand on lui parloit des privilèges des provinces. Il s'appelle le Juste, & il accorde la grâce de son frère, plus coupable, tandis qu'il fait décapiter Montmorency. Le sang du vertueux de Thou, & même de Concini & de sa femme intrigante, crient contre son iniquité. Il s'appelle le Juste, & il exerce les jugemens par des commissaires. Il emprunte le costume de la justice pour déguiser sa tyrannie. Il a à sa suite une bande de juges, vice-despotes, & bourreaux ambulans. L'ordonnance interlocutoire de l'infame Laubardemont, qui, pour étouffer

le cri de l'indignation publique, défend à toutes personnes, à peine de 10,000 liv. d'amende, de dire que les religieuses de Loudun ne sont pas possédées du démon, est un trait unique de stupidité & de tyrannie judiciaire; & lorsque le malheureux Grandier, les os brisés par la question, & ne pouvant proférer une parole, étoit porté au supplice, que dire de ce crucifix de fer chaud, qu'un moine lui appliquoit aux lèvres, afin que la douleur le forçant de détourner le visage, le curé parût au peuple un forcier & un apostat? On n'impute ici à Louis le Juste que les assassinats publics. Que seroit-ce, si on le chargeoit de tous les crimes secrets de son ministre, si on lui demandoit compte de tout le sang qui a coulé dans cette boucherie souterraine de Ruel? O rois! oui, je vous ai en horreur! Comment ne vous haïroit-on pas, tigres que vous êtes? Que me fait que ce soit un Louis XI ou un Louis XIII qui occupe le trône? La différence du tyran & du roi foible est nulle. Le calcul des assassinats, des violences & des injustices, ne donne-t-il pas le même résultat sous l'un & l'autre regne?

Louis le Grand. Ce prince, dont l'académie françoise s'est tant engouée, & qu'on a divinisé pendant un siecle, aux yeux de la raison, au tribunal de la postérité, & jugé d'après les faits, témoins irrécusables, qu'est-il réellement ? Mauvais parent, qui trouvoit bourgeois d'aimer sa famille ; mauvais ami, égoïste, qui recommandoit à Philippe V de n'aimer personne ; mauvais époux, à qui Marie Thérèse rendit ce témoignage le jour de sa mort, qu'elle n'avoit pas eu un seul jour heureux depuis son mariage, lorsque ce roi étoit forcé de lui en rendre un si différent : que sa perte étoit le premier sujet de chagrin qu'il recevoit d'elle ; mauvais frere, on fait combien il fut jaloux de la victoire de Cassel, succès qui fit perdre pour jamais, à Philippe le commandement des armées ; mauvais pere, qui comptoit ses filles pour rien ; on connoît le mot plein d'insensibilité qui lui échappa auprès du grand bassin, lorsque madame du Lude lui apportoit la nouvelle si affligeante du danger de la duchesse de Bourgogne. Prince vindicatif & cruel, qui fit enlever, au mépris du droit des gens, un étranger, ce malheureux gazetier de Hollande, & lui fit expier,

pendant onze années, dans une cage de fer, où les rats lui rongeoient ses pieds goutteux, le crime d'avoir attenté à la gloire d'un ennemi; prince fourbe, qui donnoit pour instruction au dauphin de violer la foi des traités; jaloux de la plus chétive gloire, jusqu'à donner pour siens les vers qu'il s'étoit fait dicter par Benferade ou Dangeau, vers, après tout, qui lui appartenoient aussi bien que les victoires de Turenne ou de Luxembourg, & dont il avoit autant de droit de tirer vanité. Prince si aveuglé par les succès, si infatué par les flatteries, qu'il s'étoit persuadé que ce n'étoient point ses généraux qui gagnoient les batailles, mais son regne, & qu'il croyoit indifférent de mettre à la tête des armées un de ses valets ou un grand homme. Pour prix des éloges de la nation & de son admiration insensée, il l'écrasa de son faste, il l'obéra pour jamais; il nous donna la capitation & le dixième; il greva l'Etat en vingt ans, de quinze cents millions de rentes; il créa pour deux millions d'offices, & laissa plus de quatre milliards de dettes. Mais c'est son despotisme qui rend sa mémoire abominable devant les citoyens. Il ne trouvoit rien de beau comme

d'être le Sophi ; & quel Sophi fut jamais plus absolu ! Il régît le peuple par des lettres de cachet. Il osa nous défendre à peine des galeres , de sortir du royaume , comme si nous étions ses serfs , & des negres attachés à l'habitation. Persécuteur jusqu'à la démence , ce roi jésuite commanda à ses dragons de convertir trois millions d'hérétiques. Il en fit périr près de dix mille par la roue , par la corde , par le feu , sans compter une million de fugitifs que la France perdit pour jamais. Despote jusqu'à la frénésie , il ne vouloit pas que les Anglois fussent plus libres que nous ; il prétendit les forcer à reprendre un tyran. Tel fut le mépris que faisoit ce sultan d'une Nation alors illustrée par tant de héros & de grands personnages , que jeune , il osa venir au parlement en bottes & le fouet à la main , & vieux , lui désigner pour maîtres les fruits de ses débauches. Ce fut lui sur-tout qui se donna le plaisir de la guerre , comme on se donne celui de la chasse , & qui , toute sa vie , exposa ses peuples , comme on lanceroit une meute. Je n'oublierai jamais que , pour prendre parti dans la guerre entre les Etoliens & les Arcananiens , les Romains firent valoir , dans leur Manifeste , qu'ils

étoient descendans d'Enée, & que les Arcanianiens n'avoient point été au siège de Troye. Telles furent, si on en excepte celle de la succession, toutes les guerres de Louis XIV, où il périt vingt millions d'hommes. Que sont ces assassinats obscurs, ces incendies d'une maison que châtient les loix, en comparaison de l'embrasement du Palatinat, & de ces massacres en bataille rangée ? J'ai trop aimé la guerre, disoit-il : non tu n'aimois point la guerre. C'étoit là, si c'en peut faire une, l'excuse de Charles XII. Le sifflement des balles étoit sa musique. Mais toi, tu étois lâche ; tu fuyois loin du danger, autour de la caleche d'une prostituée ; tu lui donnois le spectacle d'une Saint-Barthelemi en rase campagne. Non, tu n'aimois point la guerre, tu n'aimois que toi ; tu ne voyois que toi ; tu croyois que tout étoit à toi, & la vie de tes sujets & leurs femmes. Oh ! si j'avois été le marquis de Montespan, au lieu de prendre sottement le deuil, au lieu d'écrire au pape une lettre ridicule, pour lui demander des secondes noces, j'aurois fait comme le sénateur Maxime, ou comme

le savetier de Messine (1), dont je m'étonne toujours qu'il y ait si peu d'imitateurs.

Depuis Richelieu, l'oppression ministérielle & fiscale, parvenue au dernier degré, y étoit demeurée fixe. La Nation étoit façonnée au despotisme, & nos académies elles-mêmes sembloient ne pas

(1) Patriote qui mérita mieux qu'Arifide le surnom de juste. Dévoré du zèle du bien public, il ne put souffrir de voir les Maupeou, les Terrai, les Saint-Florentin de son temps, & cette multitude de fripons, & de scélérats des deux premiers Ordres demeurer impunis, & mourir dans leur lit de la mort des justes. Il pérorait tant sur sa sellette, qu'il enflamma les ouvriers du même zèle de la justice. Les voilà se distribuant les rôles. L'un fut le rapporteur, l'autre fit les fonctions de procureur-général, & le savetier étoit le président. Sa boutique fut bientôt la tournelle de l'univers la plus formidable aux scélérats. Ils décrétoient, informoient, récoloient, confrontoient, jugeoient, & bien plus exécutoient. M. le président sortoit sur la brune avec une arquebuse à vent. Il attendoit son homme, & ne le manqua jamais. On n'entendoit parler, dans la Sicile, que de fripons fusillés par une main invincible, & on commençoit à croire à la providence. Cet homme d'un grand caractère, fut pris un soir sur le fait, purgeant la terre des brigands, à l'exemple de Thésée & d'Hercule. L'inventaire de son greffe & la production de toutes ces instructions criminelles, qui justifioient que le procès avoit été fait & parfait à chacun des accusés, & qu'il ne manquoit au bien jugé que les formes, ne purent le sauver du dernier supplice. Il périt sur l'échafaud, honoré des regrets & de l'admiration de tout le peuple, & digne d'un meilleur sort.

avoir une autre idée du monarque que celle des Juifs, ce peuple stupide & grossier. Il pourra prendre vos femmes & vos enfans, & vous charger comme des bêtes de somme. *Hoc erit jus regis qui vobis imperaturus.* Semblable à ces insensés qui raisonnent parfaitement sur tout le reste, & dont on ne remarque la démence que dans un point, la Nation françoise donnoit des leçons à l'Europe dans toutes les sciences, & déraisonnoit, étoit dans une véritable enfance sur les principes du droit naturel, dans la seule science qu'on n'a pas besoin d'apprendre, & qui est gravée dans tous les cœurs. Le régent semble surpasser en audace toute cette suite de mauvais rois. Du moins le despotisme du regne de Louis XIV ennoblit la Nation; celui de la régence nous dégrada aux yeux de l'univers. Ce prince pouvoit-il pousser plus loin l'outrage, que de donner à la religion un évêque, à la Nation un duc & pair, pour me servir de son expression, en *ch.....*? Il cherche dans les mauvais lieux de la capitale, le débauché le plus crapuleux, une homme dont le nom salit l'imagination, & présente l'idée de tous les vices, de toutes les bassesses & de toutes les ordures ensemble.

Il en fait un pontife , & ose le placer sur le siège du vertueux Fénélon. Sans doute ce prince athée voulut défier les morts , & s'affermir dans l'incrédulité d'une autre vie , puisque l'ombre de Fénélon ne se levoit point du tombeau pour repousser l'infame Dubois. Comme Amasis, le régent met un pot de chambre sur l'autel , & commande au peuple de se prosterner , mais que craindre de ce peuple qui recevoit du papier à la place de son or , & se contentoit de chançonner le banqueroutier ? Grâce au ciel , enfin , nous ne faisons plus de chansons.

Toutes les places vendues , le masque levé par des courtisanes , des enregistremens forcés sans nombre ; les parlemens lançant autant de décrets de prise de corps contre les molinistes , que Fleury expédioit de lettres de cachet contre les jansénistes ; un roi , déchaînant sur ses sujets plus d'impôts que tous ses prédécesseurs ensemble ; les vols les plus violens & les plus infames ne réparant rien , parce que les fantaisies du jour engloutissent le pillage de la veille ; un contrôleur général faisant l'aveu public qu'il n'étoit en place que pour piller , & autant qu'il y excelloit. La Nation attachée au char d'une prostituée , qui décidoit également du sort des princes & des peuples.

du duc & pair & de l'histrion ; qui disgracioit un lâche cardinal, un vieil archevêque, s'il ne lui baisoit le derriere, & le chancelier de France, s'il ne mettoit du rouge, & ne lui servoit de bouffon. Au dedans l'oppression & la misere, au dehors la foiblesse & le mépris ; le pavillon des Jean-Bart, des Dugay-Trouin, des Duquesne, déshonoré sur toutes les mers. Enfin, chose horrible à penser, le roi faisant publiquement le monopole des grains, & affamant ses peuples pour entretenir une fille ! cent mille lettres de cachet. Tel fut le regne de Louis-le-Bien-Aimé. Mais il ne fut pas méchant, & qu'auroit-il fait de plus, s'écrie Mirabeau, s'il l'eût été ? Tarquin non plus, s'écrioit Cicéron, n'étoit pas méchant. Il n'étoit pas cruel ; il n'étoit que fier (*), & nos peres l'ont chassé ; mais c'étoient des Romains. Et nous.... pardon, chers concitoyens ! quand j'ai assisté à l'Assemblée Nationale, j'ai dit : Nous valons mieux que les Romains, & Cynéas n'a rien vu de pareil dans le sénat.

(*) *Atqui Tarquinus quem majores nostri expulerunt, non crudelis, non impius, sed superbus habitus est.* Ces Romains magnanimes, qui chassèrent Tarquin, uniquement parce qu'il étoit fier, qu'auroient-ils dit, s'il se fût qualifié *Tarquin, roi par la grâce de Dieu* ? S'il eût motivé les loix par ces mots : *Car tel est notre bon plaisir.* Jamais conquérant n'osa dire aux peuples vaincus rien de si insolent que ce discours avec lequel nous sommes

Tels furent nos rois. Je n'ai montré, dans la plupart, que l'homme public, le monarque. Que feroit-ce si, fouillant dans leur vie privée, j'avois peint les crimes domestiques ? Isabelle de Baviere, mere dénaturée ; Louis XI, parricide ; Catherine de Médicis, empoisonnant le dauphin François ; Marie de Médicis, assassinant son mari ; son fils Louis XIII venant son pere par un parricide, & la laissant mourir de faim, & de nos jours, ces morts de la reine, du dauphin, de la dauphine, qui rendirent Choiseul & Louis XV si odieux. Comment pourrois-je mieux terminer ce

si familiarisés. Je ne fais quel patriote, choqué de voir le roi de France sanctionner, par ces mots, un édit burlesque, & nous demander de l'argent, parce que tel est son plaisir, ce qui est précisément la même raison que donnent les voleurs, quand ils en demandent sur le grand chemin, a fait ces vers pleins de bon sens :

Apprends, mon cher Louis,
Que tel est ton plaisir n'est pas telle est ma loi.
Rends compte, & l'on veut bien encor payer ta dette ;
Mais du moins sois poli, quand tu fais une quête.
D'un gueux, dit Salomon, l'insolence déplaît ;
Et c'est au mendiant à m'ôter son bonnet.

Je voudrois que ce poëte eût fait quelques vers sur ces autres mots, qui ne me donnent pas moins d'humeur : *Louis, par la grace de Dieu.* Ne sembleroit-il pas que le ciel auroit manifesté, par quelque miracle, sa volonté de l'établir roi ? Peut-il seulement guérir les écrouelles ?

chapitre que par ces mots touchans qu'adressoit à son instituteur, après la lecture de l'histoire de France, le dauphin que nous venons de perdre : Pere Corbin, dans tous ces rois, je n'en vois aucun de bon ?

§. VI.

Quelle constitution convient le mieux à la France ?

Je m'attends aux clameurs que ce paragraphe va exciter. Messieurs, point de colere, je vous prie. Je ne prétends asservir personne à mon opinion, & suis prêt à en faire le sacrifice, si elle est réprouvée par leurs hautes puissances nosseigneurs de l'Assemblée Nationale. Mais on étoit étouffé par ses pensées. Souffrez que je profite du moment pour les exhiler. C'est un esclave qui use des saturnales. *Poursuivons. Age libertate decembri.*

Après avoir fait le procès à la mémoire de nos rois, Mirabeau ajoutoit cette réflexion alors si courageuse : „Toute l'Europe a applaudi au sublime Manifeste des Etats-Unis d'Amérique. Je demande si les puissances qui ont contracté des alliances avec eux ont osé lire ce Manifeste, ou interroger leur conscience après l'avoir lu. Je demande si, sur les trente-deux princes de la troisieme race, il n'y en a pas eu

au-delà des deux tiers qui se sont rendus beaucoup plus coupables envers leurs sujets, que les rois de la Grande-Bretagne envers les colonies.

Pour se renfermer dans les cinq siècles que nous venons de parcourir, que répondre à une expérience de cinq cents ans ? La chose parle de soi. Les faits ne crient-ils pas que la monarchie est une forme de gouvernement détestable ? Dans un si long période de temps, trois rois seulement ne sont pas indignes du trône, & qu'on ne fasse pas honneur de ces trois princes à la royauté. Ils durent à leurs premières années, si différentes de celles des dauphins, de n'être pas comme le vulgaire des rois. Quand nous sommes malades, nous devenons bons. Charles V, prince valétudinaire, s'instruisit encore à l'école du malheur. Les regnes désastreux de Jean & de Henri III donnerent l'expérience à Charles V & Henri IV leurs successeurs, l'éducation de ce dernier, les vicissitudes de sa fortune en firent ce prince que nous regrettons encore ; & si Louis XII fut le pere du peuple, remercions la grosse tour de Bourges. Tant que les enfans des rois seront élevés sur les degrés du trône, livrés à des instituteurs courtisans, nourris de ces leçons qu'ils font rois par la grâce de Dieu,

& non par la grâce du peuple, complimentés dès le berceau par les robes rouges & les foutanes violettes, qui s'empresrent d'aduler bassèment l'auguste marmot; tant qu'on ne dira pas du prince héréditaire, comme Henri IV de son fils, *cet enfant est à tout le monde*, que la Nation n'aura pas le droit de diriger exclusivement son éducation, de l'arracher de la cour & du sein empesté de la flatterie dont il suce les maximes avec le lait, il sera impossible aux rois de n'être pas ce qu'ils ont toujours été.

Eh! pourquoi vouloir que le bonheur d'un empire dépende d'un précepteur, que la destinée d'un peuple soit dans les mains d'un seul homme? Ce mot de Cicéron à Atticus m'a toujours frappé : *Cesar voudra-t-il ressembler à Phalaris ou à Pisistrate? Je n'en fais rien, mais il en est le maître.* Comment les peuples ont-ils pu mettre leurs espérances dans un seul homme? Elevés loin de la cour & par les plus sages instituteurs, la plupart ne seront encore que de méchans rois. Les Césars, nés presque tous loin du trône, en furent-ils moins de mauvais princes? La royauté, la puissance se corrompt d'elle même. Que sert de préparer le vase? c'est la liqueur qui ne vaut rien. Pourquoi juger les rois plus favorablement qu'ils n'ont fait eux-mêmes. Ecoutons un

empereur rendre ce témoignage aux monarques : „ Il ne faut que quatre ou cinq courtisans déterminés à tromper le prince pour y réussir, ils ne lui montrent des choses que le côté qu'ils veulent. Comme ils l'obsèdent, ils interceptent tout ce qui leur déplaît, & il arrive, par la conspiration d'un petit nombre de méchans, que le meilleur prince est vendu, malgré sa vigilance, malgré même sa défiance & ses soupçons „.

C'est Dioclétien qui fait cet aveu. Il suppose le meilleur roi. Que dire d'un prince foible, d'un prince médiocre, d'un prince comme il y en a tant ? Point de bête plus féroce, dit Plutarque, que l'homme, quand à des passions il réunit le pouvoir.

Telle est l'idée qu'on a eue des rois dans tous les temps. Je parle de ceux qui ont été vraiment rois ; car il est ridicule de donner le même nom à Agis & à Xercès, au premier magistrat de Lacédémone & au grand roi. Beaucoup de peuples ont chassé les rois, si on excepte les Juifs à qui Dieu prédit en vain qu'ils s'en repentiroient ; je ne connois aucune nation qui se soit donné des rois proprement dits, ce qui est la meilleure preuve que ce gouvernement a été rejeté avec horreur par tous

les peuples qui ont eu la liberté de choisir & de se constituer.

Chers concitoyens, il faut que ce soit un grand bien que la liberté, puisque Caton se déchire les entrailles plutôt que d'avoir un roi : & de quel roi peut on comparer la bonté & les qualités héroïques à celles de ce César dont Caton ne put supporter la dictature ? mais c'est ce que nous ne pouvons comprendre. Abâtardis par la servitude, nous ne concevons pas les douceurs & le prix de la liberté : nous sommes comme ce satrape qui vantoit à Brasidas les délices de Persépolis, & à qui ce Lacédémonien répondit : Je connois les plaisirs de ton pays, mais tu ne peux connoître ceux du mien. Ce qui fait saisir à J. J. Rousseau ce rapprochement admirable : „ il en est de la liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne sent le prix que lorsqu'on en jouit soi-même, & dont le goût s'éteint sitôt qu'on les a perdues. „

Il est pourtant chez les peuples les plus asservis des âmes républicaines. Il reste encore des hommes en qui l'amour de la liberté triomphe de toutes les institutions politiques. En vain elles ont conspiré à étouffer ce sentiment généreux ; il vit caché au fond de leurs cœurs, prêt à en sortir à la première étincelle, pour éclater &

enflammer tous les esprits. J'éprouve au-
dedans de moi un sentiment impérieux qui
m'entraîne vers la liberté avec une force
irrésistible ; & il faut bien que ce sentiment
soit inné , puisque malgré les préjugés de
l'éducation , les mensonges des orateurs &
des poètes , les éloges éternels de la mo-
narchie dans la bouche des prêtres , des
publicistes & dans tous nos livres , ils ne
m'ont jamais appris qu'à la détester.

J'ai peine à croire ce qu'on raconte de
Voltaire , que tous les ans la haine du fana-
tisme , réveillée par l'anniversaire de la
Saint Barthelemi , lui donnoit une fièvre
périodique & commémorative. Ce que je
puis attester , c'est que me trouvant un
jour à je ne fais quelle entrée de la reine
dans la capitale , & voyant pour la pre-
mière fois se déployer devant mes yeux
tout le faste de la royauté ; bien que j'aye
l'honneur d'être François , & que je croye
en avoir le cœur , je n'éprouvai point du
tout cette idolâtrie qu'on assure que nous
avons pour nos rois. Le souvenir de ces
chars de triomphe des Romains , où à côté
du grand homme un esclave l'avertissoit qu'il
étoit simple citoyen : ici au contraire le
sentiment profond de leur orgueil , de leur
mépris pour la Nation , cette idée extrava-
gante que je croyois lire sur leur visage

que c'est à Dieu & à leur épée, & non à nous qu'ils doivent d'être élevés sur le pavois, la comparaison de leur petitesse individuelle avec cette grandeur soufflée, la vue d'un peuple immense qui se précipitoit, qui se culbutoit, qui s'étouffoit pour jouir de son humiliation & de son néant, cette multitude de satellites, de valets, de cochers, & de chevaux même plus fiers que les citoyens, toutes ces images me remplirent d'une indignation inexprimable, & la haine de la royauté me causa un fièvre, la seule que j'aie jamais eue (*).

(*) Depuis la première édition de cet ouvrage, de quelle entrée différente j'ai eu le bonheur d'être témoin, le 18 Juillet ! lorsque le dimanche, 12, quatre heures après midi, monté sur une table au palais-royal, & montrant un pistolet, je m'écriois qu'il n'y avoit que ce seul moyen de prévenir une S. Barthelemi dont les patriotes étoient menacés cette nuit même ; lorsque versant des larmes de désespoir & déterminé à périr glorieusement, j'appelois tout le monde aux armes ; qu'ensuite encouragé par mille embrassemens de ceux qui m'entouroient, & pressé contre leur cœur, à l'instant j'arborai le premier à mon chapeau la cocarde verte, le signe de nos espérances & de notre liberté : chers concitoyens, que nous étions loin de penser que le mardi suivant, nous verserions de plus douces larmes, des pleurs d'attendrissement & de joie, en embrassant sur les tours de la Bastille ces braves gardes françoises qui l'avoient emportée d'assaut en 25 minutes ! Que nous étions loin de prévoir cette entrée triomphale du mercredi, cette marche auguste & touchante des représentans de la Nation, au milieu d'un million de citoyens, depuis la porte S. Honoré jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, l'ivresse des patriotes, la fraternité qui respiroit sur tous les villages, les mains des citoyens enlacées dans

Avant la séance royale, je regardois Louis XVI avec admiration, parce qu'il a des vertus, qu'il ne marchoit point dans la voie de ses peres, n'étoit point despote & avoit convoqué les Etats-Généraux. Au fond de ma province j'avois lu dans la gazette sa belle parole : *qu'importe que mon autorité souffre, pourvu que mon peuple soit heureux ?* Aurions-nous, m'étois-je dit, un roi plus grand que les Trajan, les Marc-Aurele, les Antonin, qui n'ont point limité leur puissance ? J'aimois personnellement Louis XVI; mais la monarchie ne m'étoit pas moins odieuse.

J'entends dire de tous côtés que la monarchie est nécessaire à la France, que la Nation est tombée dans les derniers malheurs toutes les fois qu'elle s'est détachée de l'obéissance due à ses rois.

celles des militaires, ces fleurs, ces rubans que les femmes jetoient des croisées, ces cris infinis de vive la Nation ! Que nous étions loin sur-tout de nous attendre à voir le vendredi Louis XVI, sans gardes, au milieu de 250 mille hommes de milices parisiennes, tous les armes hautes, reconnoître ses erreurs, abaisser la fierté du premier trône du monde devant la majesté du peuple françois, s'abandonner à la générosité de ce peuple, & des mains du premier Maire de Paris, recevoir, attacher lui-même à son chapeau, & porter à sa bouche cette cocarde que, cinq jours auparavant, les plus courageux n'avoient prise qu'en tremblant & croyant se dévouer à une mort certaine. Ces trois jours font les plus beaux de notre histoire, ils seront les plus beaux de ma vie,

Je fais que l'on doit à l'autorité royale d'avoir détruit ces châteaux antiques, dont les ruines liées au souvenir des désordres de ces temps, représentent encore à l'imagination *la carcasse & les ossemens de grandes bêtes féroces*. Mais, de bonne foi, avons-nous à craindre aujourd'hui que ces ossemens ne se raniment ? Ces châteaux vont achever de n'être plus que les maisons de campagne des aristocrates déchus. De bonne foi, avons-nous à craindre de voir, comme du temps de la fronde, une troupe de robins; ou les seize, comme du temps de la ligue, ou Caboché & le prévôt Marcel, prendre les rênes du gouvernement ? Ce sera la Nation qui se régira elle-même, à l'exemple de l'Amérique, à l'exemple de la Grèce. Voilà le seul gouvernement qui convienne à des hommes, aux François, & aux François de ce siècle.

N'est-ce pas se moquer, d'assimiler la monarchie au gouvernement paternel ? Le pere commande parce qu'il est pere, parce que ses enfans tiennent tout de lui, parce que la nature répond de son amour, & l'expérience de sa sagesse. Quelle parité y a-t-il entre un roi & une Nation ? Mettez d'un côté Louis XVI, & de l'autre l'Assemblée Nationale. De quel côté seront les lumières & l'expérience ? A Louis XVI,

joignez le conseil, la reine, d'Artois, Barentin, Villedeuil, Lamoignon, Brienne, Calonne, Foulon, Breteuil; joignez Conti, Condé, les favoris & les favorites; de l'autre côté, mettez Necker, que la Nation entiere a choisi, & cette foule de députés de tous les ordres, à qui leur patriotisme, leurs talens, leurs vertus, ont mérité le suffrage des provinces, souverains collectivement, individuellement subordonnés à leurs bailliages, mandataires révocables à la premiere infidélité, & dites par qui vous aimez mieux être régis ?

Le gouvernement populaire, le seul qui convienne à des hommes, est encore le seul sage. Un exemple va le prouver sans réplique. Prenons le meilleur de nos rois, Louis XII. Il eut les vertus d'un monarque, mais sa prison de trois ans ne put lui donner les talens qui lui manquoient, la prévoyance & la sagacité. Ses guerres furent mal conduites, ses traités peu honorables. Prenez-y garde, chers concitoyens; si vous concevez, à la place du gouvernement monarchique, celui que Coligny méditoit, que les seize cherchoient, après lequel Mézeray a soupiré, que l'Amérique a trouvé; les jours tout regrettés de Louis XII, ne feront pas les beaux jours de ce gouvernement. Le gouvernement étant alors l'Assemblée Gé-

nérale il, sera impossible que le gouvernement ait d'autre intérêt que le sien, & partant que l'intérêt général; & comme les vertus publiques ne sont autre chose que l'amour de l'intérêt général, le gouvernement aura toujours des vertus. Des deux choses à désirer dans les chefs de l'Etat, les vertus & les talens, nous serons donc toujours sûrs de trouver l'une. Quand les deux seront réunies, alors quel empire florissant que la France ! Et si nous faisons toujours de mauvais choix, s'il arrivoit, ce qui est impossible, que nos chefs manquassent toujours d'habileté; eh bien ! les choses iroient comme du temps de Louis XII, où le prince n'avoit que des vertus, & nous serions au pair de ce regne. Il ne pourroit donc manquer à ce gouvernement que des talens & des lumieres; & la France en manquait-elle jamais ? Mais la plupart de ses grands hommes lui ont été inutiles. Qu'on compare les chefs que nomme la voix publique & ceux que nomme la cour. Aurions-nous jamais été vaincus si nous avions choisi nos généraux ? Jamais foulés, si nous avions choisi nos ministres ? Je me déclare donc hautement pour la démocratie. Et comment répondre aux exemples de la Grece, de la Suisse & de l'Amérique ?

On répond que la lenteur des délibérations dans les républiques nuit à la promptitude nécessaire aux opérations d'un bon gouvernement. Quelle mauvaise foi ou quelle ignorance ! Les Romains, demande l'orateur des Etats-Généraux, étoient-ils les derniers en campagne ? Quelle incroyable célérité dans la première expédition navale de Duilius ! dans l'armement de Carthage, à la troisième guerre punique ! L'histoire n'offre rien de pareil, rien, si ce n'est l'armement de la ville de Paris, le 14 juillet 1789.

On répond encore que cette forme de gouvernement ne convient qu'à de petites villes comme Athenes & Geneve, à des îles comme l'Angleterre, à des pays de montagnes comme la Suisse, ou à ceux qui sont séparés des nations conquérantes par un archipel comme l'Amérique. Chers concitoyens, ces contrées, tour à tour libres & asservies, montrent que ce n'est point à leur position qu'elles durent le bienfait de la liberté. Qui ne voit que ces exemples se réfutent l'un par l'autre ? Si l'Angleterre est environnée de mers, Geneve ne l'est point. Si l'Attique est petite, l'Amérique est un vaste continent. Si la Suisse a des montagnes, la Hollande n'en a point. Si l'Amérique a besoin des barrières de l'Océan

pour se défendre, c'est une preuve que la petitesse d'un Etat, loin d'être favorable au gouvernement républicain, lui seroit plutôt contraire, puisque plus il est petit, plus il est facile à envahir. Un grand pays comme la France, constitué république, n'auroit besoin ni de la barrière des mers, ni du boulevard des Alpes. La liberté y seroit invincible.

Mais, dit-on, les parties de ce grand tout se désuniroient; nous deviendrions autant de petites républiques. Je ne saurois me persuader la possibilité de ce démembrement. Pourquoi nous désunir? Pourquoi vouloir être des Bretons, des Béarnois, des Flamands? Y auroit-il alors sous le ciel un nom plus beau que celui de François? C'est à ce nom déjà si célèbre qu'il faut tous sacrifier le nôtre. C'est à vous, dignes représentans de la Nation, à arracher toutes ces haies de division qui séparent les provinces, à nous unir si fortement, à nous donner une constitution si belle, si heureuse, que cette année 1789 soit pour nous, ce qu'étoit pour les Juifs celle de la délivrance des Pharaons, & qu'une loi divine & descendue du ciel nous inspire pour les gouvernemens étrangers la même aversion que ce peuple avoit pour les idoles des nations. Quelque mépris qu'on ait

pour les Juifs, il est impossible de ne pas admirer leur législateur & la profondeur des fondemens sur lesquels il a bâti une constitution impérissable. Quand je lis le psaume 113, je ne m'étonne plus qu'éparfe depuis tant de siècles, cette nation n'ait jamais pu se fondre & se dissoudre avec les peuples au milieu desquels elle vit. Nous ne pouvons pas demander à nos députés qu'ils fassent sauter les montagnes comme des béliers; mais la raison seule peut nous organiser aussi fortement que le merveilleux, & la main de justice fera plus que la baguette de Moïse.

O vous ! dignes représentans de la Nation & les peres de la patrie, voyez tous les amis de la liberté & de l'humanité, tous ceux pour qui le bien public & la gloire du nom François ne sont pas des chimères, tourner incessamment vers votre auguste Assemblée des yeux pleins d'espoir & de reconnoissance. Jusqu'à ce jour vous avez rempli votre tâche avec courage, & la sagesse de vos délibérations est la meilleure réponse aux détracteurs du gouvernement populaire. Votre serment avant la séance royale, & depuis, votre réponse au marquis de Brezé qu'on vous envoyoit comme si vous étiez une procession, & que vous eussiez à écouter un maître des cérémonies,

toute cette conduite ferme & sage a bien justifié notre confiance. Vous avez donc juré de ne point vous séparer que la France n'ait une constitution digne d'elle. Pour-
 suivez sans crainte ; le despotisme frémit de lâcher sa proie : il a déployé tout l'appareil de sa puissance : il a osé lutter un moment contre vous. Lutte impuissante ! vous avez persisté , & avec vous la Nation entière. Continuez de donner au monde le plus beau des spectacles, un spectacle inconnu aux siècles passés, celui de la raison toute nue aux prises avec la force , & victorieuse.

Déjà la plus étonnante merveille s'est opérée. Nos soldats ont jeté leurs armes. L'exemple qu'ont donné les Gardes Françaises ne sera point perdu pour l'armée. Braves soldats , venez vous mêler parmi vos freres , recevoir leurs embrassemens. Nous allons nous entr'égorgers : venez , mes amis , recevez les couronnes civiques qui vous sont dues. Vous avez ennobli vos épées ; maintenant elles sont honorables , maintenant vous n'êtes plus les satellites du despote , les geoliers de vos freres , vous êtes nos amis , nos concitoyens , les soldats de la patrie ; maintenant vous n'avez plus une livrée , vous avez un uniforme. Venez vous asseoir à nos tables ; portons ensemble un toast à la santé des augustes représentans

du peuple françois, à la santé de l'immortel Necker, du duc d'Orléans, & que depuis les Alpes & les Pyrénées jusqu'au Rhin, on n'entende plus que ce seul cri : *Vive la Nation, vive le Peuple François.*

Comme la face de cet empire est changée ! comme nous sommes allés à pas de géans vers la liberté ! Altérés d'une soif de douze siècles, nous nous sommes précipités vers sa source dès qu'elle nous a été montrée. Il y a peu d'années, je cherchois par-tout des ames républicaines, je me désespérois de n'être pas né Grec ou Romain, & ne pouvois pourtant me résoudre à m'éloigner de la terre natale, & d'une Nation que, dans son asservissement même, on ne pouvoit s'empêcher d'aimer & d'estimer. Mais c'est à présent que les étrangers vont regretter de n'être pas François. Nous surpasserons ces Anglois si fiers de leur constitution, & qui insultoient à notre esclavage. Plus de magistrature pour de l'argent, plus de noblesse pour de l'argent, plus de noblesse transmissible, plus de privilèges pécuniaires, plus de privilèges héréditaires. Plus de lettres de cachet, plus de décrets, plus d'interdits arbitraires, plus de procédure criminelle secrète. Liberté de commerce, liberté de conscience, liberté d'écrire, liberté de parler. Plus de ministres oppresseurs,

plus de ministres déprédateurs, plus d'intendans vice-despotes, plus de jugemens par commissaires, plus de Richelieu, plus de Terrai, plus de Laubardemont, plus de Catherine de Médicis, plus d'Isabelle de Baviere, plus de Charles IX, plus de Louis XI. Plus de ces boutiques de places & d'honneurs chez la Dubarry, chez la Polignac. Toutes les cavernes de voleurs seront détruites, celle du rapporteur & celle du procureur, celles des agioteurs & celles des monopoleurs, celles des huissiers priseurs & celles des huissiers souffleurs. La cassation de ce conseil qui a tant cassé. L'extinction de ces parlemens qui ont tant enregistré, tant décrété, tant lacéré, & se sont tant noieigneurisés, qu'il en périsse jusqu'au nom & à la mémoire. Suppression de ce tribunal arbitraire des maréchaux de France. Suppression des tribunaux d'exception. Suppression des justices seigneuriales. La même loi pour tout le monde. Que tous les livres de jurisprudence féodale, de jurisprudence fiscale, de jurisprudence des dîmes, de jurisprudence des chasses, fassent le feu de la Saint-Jean prochaine ! ce sera vraiment un feu de joie, & le plus beau qu'on ait jamais donné aux peuples. Qu'on extermine sur-tout cette robe grise, cette police, l'inquisition de la France, le vil instrument de

notre servitude, ces milliers de délateurs, ces inspecteurs, la lie du crime & le rebut des fripons mêmes. Qu'il fuie de la terre des Francs l'infame qui, depuis l'ouverture des Etats-Généraux, auroit dénoncé un citoyen, qu'il fuie, ou qu'il soit sûr que le fer ardent du bourreau le poursuit, qu'il l'atteindra, & lui imprimera sur la joue la lettre *espion*, afin qu'on le reconnoisse. Qu'on détruise un autre espionnage plus odieux encore; du moins je me défie de la police; mais je me fie à la poste, & elle me trahit; le commis de la barrière ne fouille que dans ma poche, celui de la poste fouille dans ma pensée; que le secret des lettres soit inviolable. Que les vils fauteurs du despotisme, que d'Elprémefnil, que Moreau, que Linguet, que l'abbé Maury, l'abbé Roy, que Condé, que Conti, que d'Artois vivent (*); qu'ils respirent pour montrer notre tolérance; mais que le mé-

(*) De Launai, Fleisselles, Foulon, Berthier, ont été punis plus exemplairement. Quelle leçon pour leurs pareils, que, l'intendant de Paris, rencontrant au bout d'un manche de balai la tête de son beau-père, & une heure après sa tête à lui-même, ou plutôt les lambeaux de sa tête, au bout d'une pique; ensuite son cœur & ses entrailles arrachées & portées en triomphe; enfin le corps décapité, traîné aux flambeaux dans les rues, couvert de sang & de boue, & devant un citoyen qui criait: *Laissez passer la justice du peuple!* justice épouvantable! Mais l'horreur de leur crime passe encore l'horreur de leur supplice. Les voilà donc enfin dis-

pris s'attache à leurs pas ; qu'ils ne marchent qu'investis de l'exécration publique ; qu'au milieu de leurs valets & de leur faste, ils soient devant nos yeux & dans l'opinion comme ces traîtres que les Germains plongeotent dans la vase, dans le borbier, dans une mare, & où ils les tenoient enfoncées jusqu'aux oreilles. La Bastille sera rasée, & sur son emplacement s'élèvera le temple de la liberté, le palais de l'Assemblée Nationale. Peuples, on ne levra plus sur vous d'impositions royales, mais nationales, & pas un denier au-delà des besoins de l'Etat, au delà des besoins de l'année. Le trésor sera national, l'armée nationale composée de milices bourgeoises, de milices (*) comme la magistrature, comme le sacerdoce, où les vertus, la voix publique,

parus ces traîtres qui vouloient nous égorger sans forme, de procès. Ils ont subi la peine du talion. *Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste.* Comme les Tarquins qu'ils ne rentrent jamais dans le pays d'où ils sont chassés.

(*) M. de Mirabeau qui, dans son excellent ouvrage des lettres de cachet, dès 1782, avoit montré tant de choses à faire, & en avoit laissé si peu à dire à l'Assemblée Nationale, me paroît y avoir parfaitement prouvé que les troupes réglées & perpétuelles ne sont bonnes qu'à retenir une nation dans les fers, & non à la défendre. A Rome, les troupes réglées sous les empereurs perdirent tout ce qu'avoient conquis les milices bourgeoises sous les consuls. Ces Grecs si fameux avoient-ils des troupes réglées ? Les Suisses en ont-ils ? Le jeune Scipion, Lucullus, l'ennuque Narsès, Turenne, Alexandre, Annibal & tous les grands capi-

la considération meneront à tout, & la naissance, l'argent, la faveur du prince à rien. Nous aurons des bailliages provinciaux, des assemblées municipales, une Assemblée Nationale perpétuelle, arbitre de la paix & de la guerre, des traités & des ambassades; non pas une Assemblée Nationale dont les membres puissent se déclarer inamovibles, héréditaires, comme M. de Mirabeau en admet la possibilité dans sa onzième lettre, hypothèse qui m'a étrangement surpris de la part d'un écrivain dont la logique est aussi

taines ont montré que ce n'est point la poussière des camps & l'expérience qui donnent le génie des batailles; & pour remporter des victoires à dix-neuf ans, comme Pompée, il n'a manqué à notre cher & illustre général M. de la Fayette, que d'avoir des armées à commander. Aujourd'hui que l'artillerie & les ingénieurs décident presque seuls des événemens d'une campagne, que l'esprit de conquête s'est perdu, que l'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre commence à n'être plus le rêve d'un homme de bien, que la philosophie & l'esprit de liberté ne sauroient manquer de franchir les Alpes, les Pyrénées & les mers; que je ne désespère pas de voir la cocarde au Saint Père, au grand Turc, au roi de Prusse & à la Czarine, & que les Etats-Généraux de l'Europe pourroient bien se tenir dans une cinquantaine d'années, pourquoi fouler le peuple afin d'entretenir à grands frais deux cent mille oisifs? Pourquoi ne pas retrancher soixante-dix millions d'impôts sur un seul article de dépense inutile? En attendant cette diète européenne, ayons d'excellentes écoles d'artillerie & de génie, une excellente marine; que chaque ville ait son champ de Mars; point de privilège exclusif de porter les armes. Soyons tous dans la paix *quirites*, dans la guerre *militis*. Qu'il n'y ait de troupes réglées & perpétuelles qu'une maréchaulsée formidable aux

saine ; mais une Assemblée Nationale , subordonnée à la Nation , de manière qu'un bailliage puisse retirer ses pouvoirs à son représentant , & qu'on soit destitué comme on a été institué. *Fiat ! fiat !* oui , tout ce bien va s'opérer ; oui , cette révolution fortunée , cette régénération va s'accomplir ; nulle puissance sur la terre en état de l'empêcher. Sublime effet de la philosophie , de la liberté & du patriotisme ! nous sommes devenus invincibles. Moi-même j'en fais l'aveu avec franchise , moi qui étois timide , maintenant je me sens un autre homme. A l'exemple de ce Lacédémonien , Otriades , qui , resté seul sur le champ de bataille & blessé à mort , se relève , de ses mains défaillantes dresse un trophée , & écrit de son sang : *Sparte a vaincu*. Je sens que je mourrois avec joie pour une si belle cause ; & percé de coups , j'écrirois aussi de mon sang : *La France est libre*.

brigands , étant elle-même une des divisions de la milice bourgeoise , & en portant l'uniforme. Ayons sur-tout la liberté & une patrie , & ces armées de serfs , ces automates Prussiens , Russes & Autrichiens , malgré les manœuvres de Potsdam & les coups de canne de leurs officiers , ne pourront tenir contre nos légions républicaines.

